

plaignent sincèrement cette jeunesse immolée si tôt sur l'autel du sacrifice. Cette compassion part d'un bon naturel, mais d'un jugement peu éclairé. On oublie une chose bien essentielle : c'est que le vrai bonheur a sa source première dans le cœur et dans les sentiments qui l'animent. Quand on veut savoir si un homme est heureux, on ne doit regarder ni les habits qu'il porte, ni le pain qu'il mange, ni le travail qu'il fait, ni le milieu où il vit ; mais il faut aller frapper à la porte de son cœur : c'est là, et là seulement que nous sera révélé le secret de la vie.

Or l'abbé Olivier, comme tout bon séminariste, portait au cœur ce suave parfum de la piété, qui embaume la vie, et suffit à rendre l'âme joyeuse. Il avait quitté le monde pour chercher Dieu, et ce Dieu, il le trouvait, et mettait toute son ambition comme tout son bonheur à le bien servir. Prier et travailler faisaient ses délices. Il aimait ces doux entretiens où l'âme, seule aux pieds de Jésus, s'épanche en de fervents actes d'amour et de reconnaissance. Comme le Psalmiste, il avait senti les irrésistibles attraites des tabernacles du Seigneur, et son âme avait soif des tendresses du Dieu Hostie.

Mais ce goût très vif pour la piété ne détournait pas le jeune lévite des rudes labeurs de l'intelligence ; au contraire, il trouvait dans sa foi le désir de mieux connaître Dieu, et le courage de se livrer avec zèle à l'étude de la théologie. Les